

LA TÊTE EN NOIR

40° Année SN 1142 9216



Juillet/Août 2025



N° 235 - Gratuit



LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE

Deux hommes et une femme

Avec pour supplément *La Tête dans le rétro*, il était très tentant de parler de rééditions de vieux romans. **Flammarion** se propose de republier l'œuvre de **Graham Greene**, et commence avec, au côté du renommé *Ministère de la peur*, l'étonnant roman de jeunesse *Deux hommes en un* (1929), une histoire de contrebande et de trahison dans l'Angleterre du XIX^e siècle. La « **Série Noire** » des éditions **Gallimard** poursuit quant à elle de ressortir ses « **Classique** », avec un joli triptyque parmi lequel *À contre-voie* (1948), de **Gertrude Walker**, qui s'attarde sur la vie d'une femme presque fatale qui aura une destinée sur le parcours d'un homme. Et cette idée de l'influence d'une femme sur le parcours déjà cabossé d'un homme se retrouve dans les deux romans. Ironie de l'histoire, dans les deux cas, la femme se prénomme Elizabeth.

De Graham Greene, on connaît *Le Consul honoraire*, *La Puissance et la gloire*, *Le Troisième homme*. Peut-être *La Saison des pluies*. Dans tous les cas, surtout son œuvre de romans d'espionnage, souvent adaptée au cinéma (*The Human Factor*, dernier film d'Otto Preminger, l'une des pires torsions de la réalité avec *L'Espion qui venait du froid*). Mais rarement de *Deux hommes en un*, premier roman de l'écrivain anglais écrit alors qu'il n'avait que vingt-quatre ans. Pourtant, ce roman a été un franc succès, traduit en de multiples langues, forçant l'éditeur à sortir son chéquier pour s'assurer un deuxième récit de Graham Greene. Le roman se déroule dans l'East Sussex au XIX^e siècle. Andrews fuit Carlyon, un contrebandier qu'il a trahi. Il doit se rendre dans la ville de Lewes et témoigner au procès de l'équipage de *La Belle équipe*. Au cours de son trajet, qui met en lumière ses faiblesses et notamment sa lâcheté, il se réfugie dans une ferme isolée. C'est là qu'il croise Elizabeth, qui est en train de veiller la dépouille de son « père » adoptif. Elizabeth, c'est un catalyseur. C'est elle qui va influencer sur la trajectoire vile d'Andrews (celle qu'il pense être vile). Car Andrews

Suite page 4

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

L'ÈRE DU BIJOU DE LISA JEWELL

Quels sont donc ces polars apparus mystérieusement en nombre sur les rayons à partir de 2020 sous l'estampille **Hauteville Suspense** ? Autrices anglo-saxonnes, couvertures privilégiant un titre en caractères énormes, sous-titre/slogan... L'Anglaise **Lisa Jewell** et l'Irlandaise **Claire McGowan** en sont les stars. On apprend qu'Hauteville (nom de la rue parisienne où réside l'éditeur) est une déclinaison « suspense féminin » de la déclinaison « littérature » appartenant à la déclinaison Milady qui appartient au groupe **Bragelonne** créé en 2000, lui-même appartenant désormais en majorité à Hachette depuis 2022. Bragelonne, ex, donc, « premier éditeur indépendant en langue française », publie de la fantasy, des comics (HiComics), de la littérature (Hauteville), de la romance (Milady), de la jeunesse (Castelmore), du manga (Mangetsu) et du jeu. Il s'est aussi spécialisé dans la diffusion immédiate du livre en format numérique. Argument : « 550 auteurs venus de tous les horizons, formant le catalogue le plus complet et le plus varié dans le domaine de l'Imaginaire. »

Choix difficile pour tester Hauteville Suspense. Même si Claire McGowan cartonne en ce moment dans les meilleures ventes tous formats et genres confondus (source Edistat), il semble que Lisa Jewell, passée par l'estampille Milady et traduite dans le monde entier, l'emporte sur le nombre et la durée. Achetons donc « **Comme toi** » sous-titre: « **Une fille disparue. Un secret enterré** » pour nous faire une idée de son redoutable succès.

Lauren, mère heureuse avec trois enfants et un doux mari, vit dans un quartier bourgeois de Londres dans une maison « victorienne » dont on a abattu une cloison pour faire un grand living. Sa deuxième fille, Ellie, quinze ans, est de bon niveau à l'école mais elle voudrait l'être

encore plus. Sa mère lui trouve une prof de maths à la maison. Cette femme négligée mais intelligente se montre pédagogue, Ellie fait de grands progrès. Pourtant, l'élève sent qu'il y a quelque chose qui ne va pas chez sa prof. De plus en plus angoissée, elle demande à sa mère d'arrêter les cours. Celle-ci téléphone à la prof et tout s'arrête. Mais, quelque temps plus tard, la jeune fille disparaît... Lisa Jewell s'inscrit d'emblée dans la dynamique d'un quotidien féminin vicié. Par les yeux maternels de Lauren, les lectrices (et quelques lecteurs) entrent dans un monde qu'elles connaissent bien : celui de la famille, de ses obligations, des relations intimes et affectueuses se mêlant avec celles du travail et des différences de comportement entre l'homme et la femme. Ainsi, Ellie, commençait à avoir un petit copain, Theo. A-t-elle fugué ? Jewell passe rapidement sur les démarches policières mais c'est pour mieux se concentrer sur la disparition totale d'Ellie, les années d'attente et la dislocation de la famille anéantie par l'absence de traces... On est touché (certaines lectrices avouent avoir pleuré) par le style de l'auteur qui a intégré les orientations modernes de la psychologie positive et surtout de la résilience face aux drames de la vie. Si les personnages restent bienveillants c'est pour mieux tracer, pour l'auteur et en transparence, le cours vicieux de la haine et de la mort que l'on suspecte chez certains. Car les années passent et dix ans après la tragédie de la disparition, Lauren désormais séparée, en conflit avec sa fille aînée et sans trop de relation avec son fils, est cambriolée. On lui vole deux chandeliers de valeur dans la chambre d'Ellie, ainsi que le passeport de sa sœur aînée et des choses anodines dont un gâteau. Il n'y a pas eu d'effraction. Le voleur avait la clé. Était-ce Ellie ? Dix ans après sa disparition ? Un fol espoir enflamme Lauren.

Impossible de résumer plus cette intrigue car les coups de théâtre vont désormais se succéder, nous plongeant dans un abîme de perplexité : on se perd dans ce marécage de sentiments car Lauren, dépassée par sa douleur de mère, a rencontré dans un restaurant un homme charmant et lui aussi séparé. Comme Lauren, il a une grande fille, mais aussi une petite de sept ans. Une fillette bizarre, très intelligente et qui ressemble beaucoup à Ellie, sa fille disparue ! Comment est-ce possible ? Lauren est-elle abusée par sa douleur au long cours ? Comment une enfant née après la disparition dans une





famille qui n'a rien à voir avec la sienne peut-elle ressembler autant à Ellie ? Voilà l'énigme bien cernée par le titre : « Comme toi », alors que le titre anglais « Then She Was Gone » (Puis elle est partie) est plus anodin.

Si l'on trace le diagramme des personnages du livre constitué des trois familles : celle de Lauren, celle de son ex-mari et celle de son nouveau compagnon, on se rend vite compte que l'auteur a travaillé des relations cachées entre des membres qui, officiellement, ne se connaissent pas. Elle les distille au compte-gouttes par l'intermédiaire de prises de parole qui comportent celle, terriblement poignante, d'un personnage décédé. Cette implacable énigme, avec, au centre, une horreur totale, est complètement hors norme par son écriture et sa structure ! Bragelonne a confié la traduction de tous les titres de Jewell à **Adèle Rolland-Le Dem**, ce qui est une excellente politique de continuité dans le style qui influe sur cette réussite.

Lisa Jewell (1968), diplômée en illustration de mode, a travaillé pendant cinq ans dans ce domaine avant d'aborder l'écriture de romance qu'elle va ensuite pervertir avec du suspense. Elle a publié une quinzaine de romans depuis 2009. Les éditions Bragelonne en ont traduit dix sous ses marques Milady et Hauteville. Le dernier, **Sortir de l'Ombre** paru chez Hachette cette année, est hors genre puisque c'est un produit dérivé Marvel. Énorme déception pour les lectrices blousées. Attention Lisa, tu t'es vendue au Diable !

En dessert, voici les slogans sous les autres titres de notre auteur. Ils confirment les thématiques jewelliennes : « Une maison, deux familles, trois cadavres » ; « Ma fille ne sera jamais une affaire classée » ; « Les morts n'ont pas dit leur dernier mot » ; « Une obsession dévorante, un crime invouable » ; « Une dangereuse obsession, un secret mortel » ; « Ses mensonges pourraient vous tuer. » ; « Vous croyez vos enfants en sécurité ? Vous vous trompez. » O.K. Lisa, on va faire gaffe.

Michel AMELIN

Comme toi (Then She Was Gone, 2017), de Lisa Jewell Bragelonne (Milady/Hauteville/Suspense), 2018 (352 pages, 8,20€) + grand format + édition spéciale dorée et noire en 2022

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN

Taxi de nuit, de Jack Clark. Editions Sonatine. Compte-tenu des quartiers chauds à éviter absolument et des clients pas toujours très sympathiques, faire le taxi à Chicago n'avait déjà rien d'une sinécure mais au troisième chauffeur assassiné la profession a commencé à avoir peur. Vingt années de métier avaient appris à Eddie à rester stoïque face au client agressif ou radin et à éviter de se mêler des affaires des autres. C'est pourtant ce qu'il fait en secourant une pauvre gamine noire poignardée dans un terrain vague. Sauf que la petite victime est une prostituée et que son bourreau se balade au volant d'une camionnette qu'Eddie n'aura de cesse de retrouver. Et quand son seul véritable ami parmi ses collègues se fait descendre à Cabrini, le pire quartier sordide de la ville, il devient encore plus prudent. Obligé de collaborer avec la police sur ces deux affaires criminelles, Eddie louvoie pour ne pas perdre son âme tout en restant sur ses gardes. Emaillé d'anecdotes qu'on imagine authentiques puisque l'auteur a lui-même été chauffeur de taxi à Chicago pendant plus de trente ans, ce récit criminel nous transporte dans l'univers un peu dingue de la nuit avec tous ses excès (pauvreté, violence, racisme). Bien rythmé par des dialogues incisifs non dénués d'humour, ce roman d'atmosphère très cinématographique nous offre un superbe personnage principal désabusé mais fin observateur de la faune qui hante les nuits de Chicago. (236 pages – 21 €)

La place du mort, de Pascal Garnier. Zulma Poche. En même temps qu'il apprend le décès accidentel de son épouse, Fabien prend connaissance de son infortune conjugale. Peu éprouvé mais très vexé, il décide de se venger en séduisant la veuve de l'amant. Il force le destin et rencontre cette femme un peu quelconque mais chapeonnée par une quinquagénaire suspicieuse. La partie n'est pas gagnée mais Fabien est tenace. Dommage qu'il n'ait pas anticipé la suite de ce vaudeville criminel qui ménage de belles surprises. On ne s'ennuie jamais avec un roman de Pascal Garnier (1949 – 2010) qui multiplie les situations étranges et embarque ses personnages dans des abîmes de stupéfaction. (160 pages – 9.95 €)



Jean-Paul Guéry



Graham Greene

tombe éperdument amoureux, et le lecteur comprend que cet amour est réciproque. Pourtant, Andrews ne s'estime pas digne de l'amour d'Elizabeth. Il suit ses consignes. Se rend à Lewes, se jette dans les bras d'une prostituée, la maîtresse de juge, après s'être longuement aviné dans une taverne. Finit par revenir après un procès digne des plus belles farces. À partir de ce retour, Andrews sait qu'il va mourir de la main vengeresse de Carlyon. Mais l'important n'est pas là. Graham Greene a écrit un mélodrame historique teinté d'interrogations russes (on pense à la mystique, au rapport à l'autre, à la volonté de s'autoflageller). Elizabeth dans ce roman est une porte salvatrice qui ouvre la voie de la rédemption, mais Elizabeth est aussi une femme qui s'affranchit d'un homme et d'une société pour trouver son indépendance et un but. William Boyd, fin connaisseur du romancier anglais, explique tout ça dans une courte postface brillante.

Le narrateur d'*À contre-voie*, de Gertrude Walker, descend d'un train de nuit sous la pluie. Voyageur clandestin, il traverse les rues de la ville quand une femme l'appelle d'une fenêtre ouverte et éclairée. Elizabeth lui demande s'il peut aller lui acheter à manger. Il sait qu'il a la poisse et qu'il devrait fuir. Pourtant, il s'acquitte de sa mission et revient s'installer à table, chez elle, enfilant les chaussons d'un homme qu'il ne connaît pas. Cet homme est affalé, mort, dans une autre pièce. Et le narrateur est le coupable trouvé par Elizabeth de ce crime. Mais elle ne sait pas que le narrateur est gaucher, qu'il a une

prothèse à la main droite. Mais à partir du moment où il lui montre, c'est lui qui prend les rênes du couple. Ensemble, ils partent s'installer dans un mobile-home du fin fond de la campagne. Jusqu'au jour où Elizabeth disparaît, ne laissant qu'un tas de cendres, son alliance, une mèche de cheveux. Au cours d'un procès bâclé, le narrateur est incarcéré. Libéré sur parole grâce à un directeur de prison qui le croit innocent, il reprend pied dans la société. Il sait Elizabeth vivante. Ce qu'il ne sait pas, c'est qu'elle va à nouveau croiser son chemin. Les deux ont changé. Mais entre les deux se tient également un autre homme... Gertrude Walker, romancière, actrice éphémère et scénariste a été la première femme intronisée à la « Série Noire ». Elle nous propose ici un roman noir terrible avec une fin désespérante.



Gertrude Walker

Alors que la mystique est très importante chez Graham Greene, le cynisme est omniprésent chez Gertrude Walker. Si la première Elizabeth est salvatrice, la seconde est destructrice. Mais dans les deux cas, les romans sont suffisamment complexes pour passer outre cette vision minimaliste. Les portraits en creux de ces Elizabeth montrent des femmes profondes qui tentent chacune à leur manière de s'extraire d'une condition, et qui prennent appui pour cela sur un homme croisé en route.

Julien VEDRENNE

Deux hommes en un, de Graham Greene. Flammarion, 2025 (348 pages – 20.00 €.)

À contre-voie, de Gertrude Walker. Gallimard (Série Noire. Classique). 2025 (286 pages – 14.00 €.)

ENTRE QUATRE PLANCHES

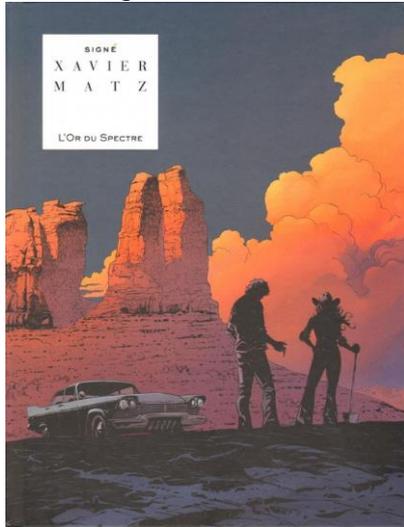
La sélection BD de Fred Prilleux

L'Or du spectre de **Xavier** et **Matz (Lombard)**

et *Le Dernier vol de Dan Cooper* de **Cornette** et **Garreta (Glénat)**

Etats-Unis, début des années 70. Deux paquets de fric avoisinant les 200 000 \$, deux blondes bien décidées à récupérer leur part, et deux braqueurs pas vraiment décidés à leur donner... ou alors ? Deux albums pleins de rebondissements !

Hasard des sorties, *L'Or du Spectre* et *Le Dernier vol* de Dan Cooper ont des similitudes thématiques, géographiques et temporelles, pour des intrigues bien différentes.



Dans le premier, Matz et Xavier, déjà associés pour l'excellent **Le Serpent et le Coyotte**, récidivent pour une histoire qui amène à nouveau à parcourir les Etats-Unis, avec une destination finale au Nouveau-Mexique. C'est ici que Chuck vient

récupérer le fric d'un casse réalisé cinq ans plus tôt, cinq ans passés en taule, 250 750 dollars enterrés dans un village abandonné au bout d'une route encore plus oubliée. Accompagné de Kat, sa dulcinée qui a eu la patience de l'attendre durant son séjour à l'ombre, le couple déchanté vite : pas le moindre sac de fric enterré là où il devrait l'être. Et en prime, une espèce de vieux cinglé, surgit de nulle part, les canarde car il croit que le duo en veut à son or, planqué lui aussi quelque part... Ceci n'est que le début d'un polar au scénario impeccable, aux retournements de situations parfaitement maîtrisés : en six chapitres - aux titres de classiques du Western - soigneusement équilibrés entre les flash-back et la quête du fric de Chuck, Matz mène sa barque à bon port avec le talent qu'on lui connaît dans ce genre de récit. Il amène avec le personnage du vieux Rufus une dimension légèrement fantastique (ou alors, chamanique?) du meilleur effet. Le dessin de Xavier est splendide que ce soit pour les décors grandioses qu'il réussit à exposer dans ses planches, ou pour son aisance à dessiner des personnages dans toutes les positions possibles, et elles sont nombreuses quand l'action n'est pas de tout repos. Et il faut saluer le travail de Jérôme Maffre sur les couleurs qui participent grandement à l'ambiance à la fois poisseuse et lumineuse de cet album.

Il fait nettement plus frais dans le **Dernier Vol de Dan Cooper**. Si la couverture est bien choisie, car elle place tout de suite au coeur de l'intrigue, elle est un brin trompeuse : le ciel n'est pas dégagé lorsque Dan Cooper saute de l'avion, mais il fait nuit noire et c'est la tempête. C'est ce qui est immédiatement dessiné aux deux premières pages. Sans les billets qui s'envolent. Mais tout de suite, nous voilà happés par cette entrée en matière et Cornette revient alors en arrière, à Portland, en novembre 1971, et expose les préparatifs d'un détournement d'avion qui va marquer l'histoire des affaires criminelles américaines. Car le mystérieux Dan Cooper a réellement existé et a vraiment monté tout un plan pour menacer de faire exploser un avion reliant Portland à Seattle, si on ne lui remettait pas 200 000 dollars et quatre parachutes. Ce qui fut fait par le FBI, et alors que l'avion repartait avec l'audacieux pirate de l'air, celui-ci saute en pleine nuit au-dessus d'une forêt, son butin dans un gros sac. La traque va commencer,... et le scénario de Cornette va venir éclairer à sa façon les coins d'ombre de cette affaire non élucidée à ce jour. Il imagine lui aussi par exemple une complice féminine, Sally, qui va attendre que Cooper lui fasse signe pour partager avec elle l'argent du détournement. Elle a participé au coup et reste persuadée que l'homme, qu'elle connaît à peine, va réussir à échapper aux forces de l'ordre lancées à ses trousses en nombre considérable. Vrai ? Une affaire palpitante, dessinée avec réalisme et dynamisme par Renaud Garreta



Fred Prilleux

L'or du spectre. Scénario **Matz**, dessin Philippe **Xavier** et couleurs Jérôme **Maffre**. **Le Lombard** (120 p. coul. - Collection Signé - 22,95 €)

Le dernier vol de Dan Cooper. Scénario Jean-Luc **Cornette**, dessins Renaud **Garreta** et couleurs Cyril **Saint-Blanquat**. **Glénat** (88 pages couleur - 18,50 €)

Petite sélection de livres de poche

Un autre Eden, de James Lee Burke. Rivages/Noir. 1962. Professeur d'anglais raté et romancier sans éditeur, Aaron est un saisonnier sur les routes. Le train le dépose à Trinidad (Colorado), où il devient ouvrier dans une ferme tenue par un brave couple qui le prend sous son aile. Il y fait la connaissance de Jo Anne, une solide jeune fille doublée d'une artiste dont il tombe éperdument amoureux. Sauf qu'elle est sous la coupe d'un de ses professeurs et convoitée par le fils débile d'un notable très puissant. L'atmosphère devient vite irrespirable pour Aaron qui, confronté à la violence et au harcèlement, voit resurgir ses vieux démons liés à la guerre de Corée. Sans oublier le policier local qui traque un hypothétique tueur en série et le trafic de drogue qui inonde le coin. Rongé jusqu'à la folie par un terrible souvenir de guerre, perturbé par des visions cauchemardesques, Aaron essaie de dissocier le rêve d'une réalité encore bien plus traumatisante qu'imaginée. Créateur de la célèbre série des Dave Robicheaux, James Lee Burke sort de sa zone de confort pour nous livrer une sombre et quasi mystique histoire sur laquelle plane l'ombre angossante de la mort et de la folie. (270 pages – 9 €)

Malheur aux vaincus, de Gwenaël Bulteau. 10/18. Alger en 1900 n'est pas une ville sereine. Atteint par le maire, l'antisémitisme y est érigé en dogme et l'insécurité règne partout. C'est dans ce contexte qu'un riche couple de colons est massacré en même temps que leur employée de maison et leurs tirailleurs soudanais. Deux forçats en fuite qui travaillaient dans la maison sont immédiatement soupçonnés par l'armée qui

charge le lieutenant Koestler de cette enquête dont les ressorts vont bien au-delà du crime initial. Les conditions de détention dans les établissements pénitentiaires d'Afrique du Nord, la colonisation française dans tous ses excès, la conquête du Tchad avec son lot de tueries sangui-

naires (certains passages sont d'autant plus insupportables qu'ils sont basés sur des faits réels) forment une solide et passionnante trame de fond historique qui rehausse cette excellente intrigue criminelle. (312 pages – 9.20 €)

La piste du vieil homme d'Antonin Varenne. Folio. Quand Simon apprend que son fils Guillaume est à Madagascar mais n'a pas donné de nouvelles depuis six mois, il part à sa recherche avec la dernière adresse connue. Il s'avère rapidement que le fils a une dette envers des trafiquants de drogue et se planque au fin fond de la brousse. Le sauvetage s'annonce très périlleux... Ce road trip dangereux se double d'un émouvant voyage initiatique pour ce vieil homme usé et désabusé qui voit dans cette mission l'occasion de renouer avec ses enfants. L'auteur nous immerge dans la société malgache où la pauvreté le dispute à la corruption généralisée, où la débrouillardise est érigée en mode de vie et où l'éducation est un obstacle à l'économie souterraine. (250 pages – 8.50 €)

La fille aux papillons de Rene Denfeld. Rivages/noir. En parvenant à s'enfuir en pleine nuit de l'abri antiatomique où elle était séquestrée, Naomi a dû abandonner sa petite sœur. Vingt ans plus tard, elle la recherche toujours, obsédée par cette absence dont elle se sent responsable. A Portland (Oregon), son chemin croise celui de Celia, une fillette des rues de onze ans qui a fui un beau-père entreprenant. Alors que la ville est le théâtre d'enlèvements massifs de jeunes filles, Naomi et Celia vont s'approprier et mener ensemble un combat presque perdu d'avance. Nourri des propres souvenirs d'adolescente livrée à la rue de la romancière, ce roman sur l'enfance brisée vous saisit aux tripes pour vous laisser le cœur serré au terme de l'histoire. (314 p. – 9.50 €)

Un secret amer, de Luca Ventura. Le Livre de Poche. Les amateurs d'intrigues plutôt classiques avec l'Italie comme décor peuvent compter sur la nouvelle série inédite de Luca Ventura située à Capri. Ils suivront les enquêtes du policier Enrico Rizzi et de sa collègue Antonia Cirillo, deux nouveaux collègues qui peinent à s'apprécier. Ils sont ici confrontés au sabotage mortel d'un triporteur avec erreur sur la victime. Deux riches familles locales sont sur la sellette et fournissent moult rebondissements qui perturbent nos deux enquêteurs. Un vrai polar de vacances ! (320 pages – 12.90 €)

Jean-Paul Guéry



LE BOUQUINISTE A LU

IA, transhumanisme et fille de poulpe

Un soupçon d'humanité, de **Loïc Henry. Mnémos (Mu)**. Il y a quelques années, j'avais été recruté dans votre fanzine préféré par J-P Guéry lui-même pour chroniquer des ouvrages de science-fiction en rapport avec le polar. Je reviens donc à mes premières amours avec ce roman de Loïc Henry. Le bonhomme est un jeune d'un peu plus de cinquante ans, ingénieur en informatique, spécialiste de la finance internationale et écrivain à ses heures avec succès.

Un soupçon d'humanité s'interroge sur l'Humanité dans un futur proche. De nombreux pays ont décidé de laisser leurs gouvernances à des IA et s'en portent plutôt bien. Outre le fait d'avoir à effectuer un certain nombre d'heures à des travaux citoyens, le reste du temps de l'humain moyen est essentiellement consacré aux loisirs comme s'enfermer dans des caissons de mondes virtuels où, bien entendu, outre les jeux il est possible de se livrer à des exploits sexuels avec le partenaire de ses rêves. La paix règne, l'économie prospère et les écosystèmes se reconstituent. Bref tout va bien. SAUF que malgré les barrages éthiques mis en place, un drone assassine froidement un humain à sa grande surprise. Du coup on pense à Asimov et ses nouvelles « Les robots » qui démontre avec son aisance coutumière qu'il y a toujours un moyen de contourner des lois. L'enquête est confiée à l'IA de la police et à un inspecteur de police humain qui a forcément l'impression de ne servir à rien malgré la compassion de l'IA à son égard. Outre l'enquête en elle-même, l'intérêt du roman tient dans l'environnement futuriste des personnages impliqués dans cette histoire policière. On découvre par exemple les indeps, qui ont refusé ou se sont fait enlever la puce placée dans le cerveau des citoyens quelques jours après leur naissance. Puce qui permet de tout contrôler : santé, capacité immunologique, les commandes de pizzas, où vous êtes, ce que vous dites, avec qui vous communiquez, etc. Malgré cette puce des nuées de drones survolent le monde filmant tout avec analyse d'une ou plusieurs IA. Bien entendu le contrôle génétique est de mise de manière à avoir des esprits sains dans des corps sains. Et le transhumanisme dans tout cela ? Sachez qu'il n'est pas de reste et qu'un père jésuite nous fera découvrir un

mouvement de « résistance » basé sur l'amélioration artificielles des qualités humaines. L'intérêt du roman réside dans ce qui semble être un regard objectif sur la situation de notre monde qui, à titre personnel m'a bien foutu la trouille (à part p'tet' les caissons virtuels...) (23 €)

Martinique Dry, de **Magali Collet. Moby Dick. (La fille du Poulpe ; 10)** Non, je ne vous refais pas la retape, je vous invite à lire ma chronique du TEN233 où j'explique TOUT. La fille du Poulpe, surfant sur le côté « lanceuse d'alerte » de la jeune femme, va donc se rendre en Martinique avec son



« Papa » Gabriel afin d'élucider une disparition inquiétante. Bien entendu, nous savons tous que la situation de l'île (et d'autres territoires d'outre-mer) est préoccupante et que l'agitation « sociale » s'enflamme. Les coûts de la vie sont exagérément élevés et il semblerait que les descendants des colons venus d'Europe s'enrichissent sur le dos des descendants d'esclaves venus d'Afrique. Les Békés, les premiers donc, vivent dans des quartiers sécurisés et refusent de se mêler génétiquement aux seconds. White power, pureté de la race, tout ça... Bien entendu, certains de classe sociale défavorisée souhaiteraient atteindre le paradis des békés et certains jeunes békés ne sont pas insensibles aux charmes des autres. Deux jeunes femmes ont disparu et nos compères vont donc mener l'enquête. Outre celle-ci proprement dite, l'intérêt du roman réside dans l'ambiance martiniquaise, que ce soit celle du climat, des habitations, de la gastronomie mais aussi des interactions sociales. Comme si Magali Collet connaissait parfaitement l'endroit et les situations. Les scènes de violence et de répressions policières nous donnent l'impression d'y être. Le roman semble tout de même le moins noir de l'autrice, comme si le fait de se promener sur une île tropicale...

Jean-Hugues Villacampa

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Elodie Glerum, L'allumette de Pandore

La maison d'édition suisse La Veilleuse inaugurerait cet hiver sa collection polar avec *L'allumette de Pandore* d'Elodie Glerum, revenons sur cet excellent roman avec son autrice.

Ce qui frappe en premier lieu, c'est la beauté du livre. Un bel ouvrage, un travail soigné, qui fait toujours plaisir. C'est une des marques de fabrique de la maison d'édition suisse, dont nous vous invitons à découvrir le manifeste sur son site. (<https://editionslaveilleuse.ch/>)



Ensuite, on commence la lecture et on est happés par l'histoire qui prend racine dans les mouvements radicaux aux Pays-Bas dans les années 1970, l'autrice nous confiait « C'est vrai qu'on pense surtout à l'Italie et à la République fédérale d'Allemagne, quand on évoque ces mouvements. Or la Rote Armee Fraktion a aussi opéré sur les territoires français, suisses et néerlandais, certes de façon marginale. J'ai voulu parler d'une période perturbante du point de vue de la gestion des émotions collectives. Elle fait suite à l'utopie pacifique de mai 1968 (1969 aux Pays-Bas). Pourquoi cette violence, moins de dix ans après ? L'histoire aime dire que les choses sont terminées ; que la Seconde Guerre mondiale s'est par exemple achevée en 1945. Or elle a continué, avec la Guerre froide et tant que la société européenne était gangrenée par des criminels de guerre. Simplement, l'expression de cette violence a été étouffée. Je pense que nous vivons malheureusement une résurgence d'un cycle de violence, en Europe. L'individualisme est un moyen de s'y opposer ; certainement pas le seul. »

Le livre oscille entre les années 1970 et les années 2010, c'est un kaléidoscope minutieux,

fouillé, de lieux, d'époques et de personnages « Concernant la construction du roman, mon écriture est clivante. Soit les gens le haïssent (et reprochent sa complexité), soit ils l'aiment. Beaucoup de productions culturelles actuelles ont tendance à nous infantiliser, à tout nous expliquer. Je refuse de prémâcher le travail des lecteurs et lectrices. J'essaie de leur donner un rôle actif, de pouvoir [...] Dans mon roman, beaucoup de réponses sont livrées. Mais je laisse la place au doute. Parmi les retours, une lectrice est convaincue que le « grand méchant » n'est pas responsable d'un événement central, même s'il est le suspect idéal. La victime, avance-t-elle, n'est pas lucide au moment des faits et aurait confondu deux personnages. Que j'adhère ou non à ce scénario est sans importance. Les lecteurs et lectrices sont seuls maîtres à bord ».

Et lorsqu'on demande à Elodie Glerum quelle est la genèse de son roman, elle nous répond :

« J'ai voulu parler d'individualisme. Quand je construis un personnage, je me pose toujours cette question : qu'est-ce qui l'anime ? Différentes raisons expliquent pourquoi on défend une cause. On ne le fait sûrement pas que pour le bien commun. Une loyauté sincère envers une idée peut coexister avec le désir d'être aimé et admiré. S'intéresser aux motivations individuelles permet de saisir nos contradictions, de mettre nos loyautés à l'épreuve, de créer des personnages « moralement gris », comme on dit en anglais ». Cette réponse ne fait que confirmer tout le bien que nous pensons du roman : nous partageons la même vision du roman noir.

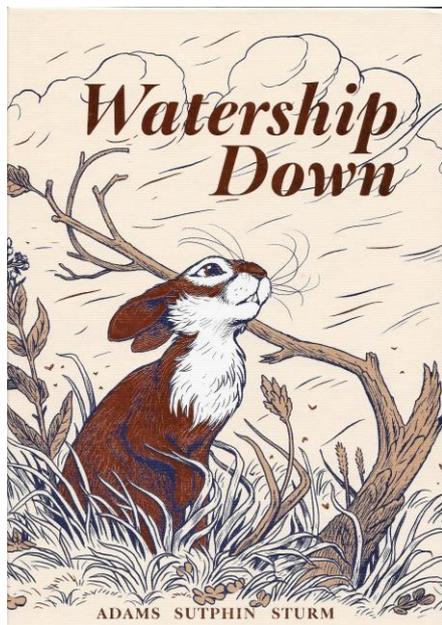
Christophe Dupuis

L'allumette de Pandore, d'Elodie Glerum, La Veilleuse.

ANCIENS NUMEROS



Il reste environ 175 anciens numéros (à partir du N°13) plus une cinquantaine de hors-séries. Le lot est vendu 10 € + 15 € de frais de port, **soit 25 €**. Chèque à l'ordre de **J-P Guéry à La Tête en Noir - 3, rue Lenepveu - 49100 AN-GERS**



Watership Down de Richard Adams – Monsieur Toussaint Louverture. Adaptation BD de James Sturn (scénario) et Joe Sutphin (dessin).

On vous avait alerté il y a quelques années de l'importance de *Watership Down*, de l'anglais Richard Adams, qui s'est vendu à plus de 53 millions d'exemplaires à travers le monde depuis sa sortie en 1972 (publié en France en 1992 chez Flammarion et réédité en 2016 chez Monsieur Toussaint Louverture avec une traduction entièrement revue et corrigée). Directement propulsé au cœur d'une énorme garenne (terrier à entrées multiples) dirigée par un vieux lapin bourré de certitude, le lecteur ébahi va suivre l'épopée incroyable d'une bande de lapins rebelles qui, sur les conseils d'un jeune congénère possédant des dons de voyance, quittent le douillet nid pour fuir une hypothétique catastrophe fomentée par les humains. Leur route, escarpée et pleine de pièges, croisera celle de lapins traîtres à la cause avant de pouvoir enfin s'installer sur la terre promise. Seul obstacle au bonheur, l'absence de femelles qui condamne à terme la nouvelle garenne. Mais les lapins frondeurs ont de la ressource et se serviront dans les clapiers de la ferme voisine et au sein d'une garenne proche. Richard Adams avait su nous émouvoir en dotant ses héros de capacités intellectuelles sérieuses sans pour autant les humaniser. L'élégance des dessins et la douceur des couleurs associés à une scénarisation parfaitement réussie subliment cette lyrique histoire de lapins forte de puissants symboles (la résistance, l'exode, la solidarité, la nature, le pouvoir). C'est tout simplement génial ! (368 pages – 32.50 €)

Jean-Paul Guéry

LE COIN JEUNESSE

Ce soir c'est carnage, d'Antoine Pietri. Actes Sud jeunesse (Nocturne), 2025. On se rappelle des « Chairs de poule » qui ont fait fureur au milieu des années 1990. Avec la série de Vincent Mondiot, « Le Gang du CDI » (6 volumes à partir de 10 ans), Actes Sud jeunesse avait déjà remis au goût du jour le roman d'épouvante en 2024. L'éditeur récidive avec une nouvelle collection du genre : « Nocturne ». Cette dernière est à destination d'un public qui tend vers le young adult puisque à partir de 15 ans. Deux titres sont lancés en ce mois de juin : **Les Profonds**, d'Elie Darco, et **Ce soir c'est carnage**, d'Antoine Pietri. Ce dernier est un petit bijou. Une bande de lycéens d'une petite ville de province se retrouve à devoir résoudre une énigme qui repose sur des disparitions de SDF, des zombies et un savant fou dans un complexe retranché. Leur tort ? Avoir voulu boire de l'alcool dans lieu abandonné. Antoine Pietri en profite pour écrire un récit horrifique social, un peu trash, qui n'égratigne pas ses personnages principaux. Le final à rebondissements avec une pelleteuse ravira les amateurs de gore. (252 pages – 15.30 €.)



Julien VEDRENNE

BOUQUINERIE
Phénomène

Qu'on se le dise : La bouquinerie de notre honorable chroniqueur Julien Védrenne se situe au 16 rue du Pont - 49123 Ingrandes-sur-Loire. Vous y trouverez des milliers de livres à l'état neuf, d'occasion et anciens
<https://www.facebook.com/BouquineriePhenomeneJ>

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRE

Direction l'Italie avec deux auteurs dont on attendait des nouvelles avec impatience pour des vacances par forcément ensoleillées.

Le premier, le milanais **Gianni Biondillo** nous plonge en pleine tempête de neige dans **Le goût du sang**.

Il neige sur Milan. L'inspecteur Ferraro vient de faire une permanence de nuit au commissariat, il n'a qu'une envie aller dormir. Surtout qu'il a supporté la moitié des allumés de la ville, dont un tout dernier venu porter plainte contre les extra-terrestres. Il va pourtant falloir qu'il fasse un détour par une salle de boxe. Une bande de petites frappes qui emmerdent tout le monde s'y entraîne. Dans le même temps Sasa, un électron libre du trafic de drogue qui aurait dû rester en prison une trentaine d'années vient de sortir en toute discrétion au bout d'à peine 4 ans. Voilà qui intrigue Lanza, futur chef de Ferraro, flic à l'humour déroutant. Et tout ça dans une ville bloquée par la neige.



Là encore on l'attendait depuis longtemps, longtemps sans nouvelles de **Gianni Biondillo** et de ses personnages du quartier populaire de Milan. Et on n'est pas déçu. Toujours cette écriture vive, ces dialogues qui font mouche, ces éclats de rire, le tout au service de la description d'une société milanaise à laquelle il ne fait pas de cadeaux. Cette fois l'auteur qui doit avoir une fille de l'âge de celle de Ferraro pour être aussi juste dans sa description de leur rapport, inquiétude, agacements, dialogues..., s'attaque, entre autres, aux violences faites aux femmes. Et comme dans les précédents romans, il le fait avec une grande empathie et une grande justesse entre deux éclats de rire. Vraiment, si vous ne connaissez pas cet auteur, faites-moi confiance, découvrez-le !

On désespérait d'avoir des nouvelles du second, le napolitain **Mauricio De Giovanni**, il revient enfin dans **Rideau pour le commissaire Ricciardi**.

Nous sommes toujours à Naples, dans les années 30, le fascisme met la main sur l'Italie. Noël passé, la ville se prépare au nouvel an. Sur la scène d'un théâtre, deux stars locales et même nationales, Michelangelo Gelmi, acteur vieillissant, et sa très belle et très talentueuse femme, bien plus jeune que lui Fedora Marra. Dans une scène vue et revue mille fois, l'acteur tue sa femme et son amant lors de la représentation de 17h30. Mais cette fois, ce n'est pas du théâtre, c'est une vraie balle qui part, Fedora meurt en scène, tuée par son mari. Une affaire en apparence absolument évidente. Mais Michelangelo, dévasté, prétend qu'il charge toujours son pistolet, toujours avec 6 balles à blanc pour les trois représentations de la journée. Et qu'il n'a pas la moindre idée de qui a mis là une vraie balle. Si tout semble l'accuser, une petite fausse note irrite le commissaire Ricciardi qui, malgré les exhortations de son imbécile de supérieur, va enquêter et tenter de comprendre les rêves des uns et de autres.

Quel bonheur dès les premiers mots. Un début qui s'intitule « *La fin* » et qui instille une angoisse qui va durer jusqu'au dernier mot. Cet auteur, et son personnage me bouleversent. Une écriture magique, un talent pour vous emporter, vous faire rêver, vous faire saliver, vous émouvoir et vous déchirer le cœur. A vous donner envie de partir à Naples tout de suite, mais à vous faire hésiter, elle ne peut pas être aussi belle, aussi émouvante, en vrai que sous sa plume ; on ne pourrait être que déçu. Une capacité à faire vivre aussi bien les plus humbles que les plus riches, à les rendre tous tellement humains. A faire vivre une pièce de théâtre, un rêve, une chanson, un air de mandoline. Un maître. Merci Rivages d'avoir repris la traduction.

Jean-Marc Laherrère

Le goût du sang de **Gianni Biondillo** (*Il sapore del sangue*, 2018), **Métalié/Noir**, 2025, traduit de l'italien par Anne Echenoz.

Rideau pour le commissaire Ricciardi de **Mauricio De Giovanni** (*Rondini d'inverno. Sipario per il commissario Ricciardi*, 2017), Rivages / Noir 2025, traduit de l'italien par Odile Rousseau.



contact

DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

Les compagnons de l'escopette de Victor Méric. Éditions de l'épi, 1930.

Henri Fagerolle est un écrivain raté. Réorienté vers le journalisme, il n'a signé que quelques piges chez des patrons de presse voyous qui se débrouillent toujours pour ne pas le payer. Frustré, pauvre, il erre dans Paris pour tenter de récolter une obole quelconque afin de nourrir son foyer. Sa femme malade et sa petite fille l'attendent dans sa chambre d'hôtel misérable.

C'est alors qu'il est hélé par Tacherot. Tacherot, c'est le bon gros copain du front. Celui qui se débrouillait toujours pour dégoter du rabiote de singe dans les tranchées. Astucieux durant la guerre, il a su se recycler avec talent et opère désormais dans la presse financière. Enfin, la presse... L'information, pour Tacherot, ses commanditaires et ses clients, c'est avant tout un prétexte et un outil. Un prétexte légal et un outil, redoutable, pour faire chanter le petit monde des banques d'affaires et tout le tralala capitaliste. Une brève qui évoque des soupçons pour telle firme et c'est les actions de celle-ci qui s'effondrent. Alors quand on demande à la compagnie de verser un écot pour un encart publicitaire afin d'oublier de publier le texticule désobligeant, elle s'exécute. Fréquentant le gotha parisien, Tacherot introduit bientôt le pauvre Fagerolle dans ce panier de crabes, lui faisant découvrir autant les rendez-vous d'affaires dans les brasseries chics que les parties fines censées participer au réarmement démographique français après la saignée de la Grande Guerre, les moral'partouzes. Fagerolle prend vite goût au palpation de fafiots, met sa femme en cure, sa gamine au vert, se dégote une maitresse, lance son propre canard... Mais il finit par se demander, si en chemin, lui, l'ancien anarchiste, le rebelle, l'amoureux de l'art, de la création, ne s'est pas un peu égaré dans ce « monde de faisans ». Après l'ascension, c'est forcément la culbute.

Victor Méric est né en 1876, à Marseille et mort en 1933. Compagnon de route des anarchistes du *Libertaire*, principal contributeur de la fameuse brochure hebdomadaire *Les Hommes du jour*, sous le pseudo de Flax, Méric est un pacifiste convaincu, que même la guerre ne transformera pas en girouette patriotarde. Il finit par se tourner vers le communisme et le PCF, intègre le comité de direction et le comité de rédaction de *l'Humanité*. Mais s'enrégimenter aux ordres des bolchéviques, très peu pour lui et il en est exclu deux ans plus tard. Toujours pacifiste convaincu, il crée en 1931 la LICP, la Ligue



Internationale des Combattants de la Paix, dans laquelle militera notamment le libertaire Régis Messac, le père des Hypermondes chers aux amateurs de merveilleux scientifique.

Dans *Les compagnons de l'escopette, roman de sac et de corde*, Méric fait bringuebaler son Fagerolle, qui tient parfois, visiblement, de l'alter ego, dans un monde pourri, vicié par l'argent, les petits calculs et les gros profits. Il y a comme les prémisses de *la Chute* de Jean-Baptiste Clamence de Camus dans ce roman en deux parties. Si la première se déroule avec une narration à la troisième personne, limitée à Fagerolle, la seconde étant littéralement sa confession à la première personne.

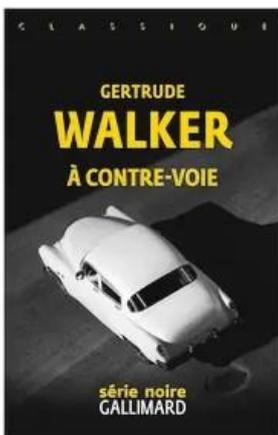
L'escopette est une arme à feu ancienne à orifice évasé. Sac et corde ? Les maitres chanteurs de ce monde médiatico-financier sont-ils les bandits de grand chemin modernes ? Ce fusil archaïque et le sous-titre mystérieux sont vite remplacés dans ce texte par les analogies avec les mœurs des faisans ou l'impitoyable jungle.

Polar noir traversé d'un grand éclat de rire jaune, roman archidocumenté sur la presse pourrie de l'entre-deux-guerres, quand des milliardaires s'achetaient, à la chaîne, des journaux complaisants pour propager leurs idées nauséabondes (ça ne vous dit rien, vraiment ?), usant autant de l'argot du titi parisien que de descriptions efficaces, *les compagnons de l'escopette*, difficile à trouver, jamais réédité, vaut pourtant le détour.

Julien Caldironi

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN

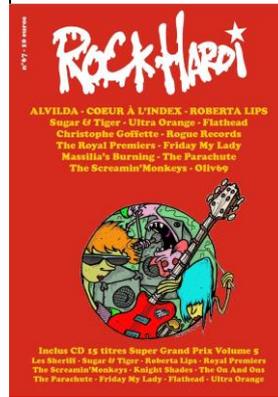
La route du Rome, de Michel Quint. Moby Dick (La fille du Poulpe ; 9). En vacances à Rome pour une escapade amoureuse qui meure avant d'exister, Gabriella se lie d'amitié avec la serveuse d'un restaurant qui lui confie sa tristesse depuis la mort accidentelle de sa petite fille de trois ans renversée par un chauffard qui a pris la fuite. Et comme Gabriella a lu les jours précédents une étude sur une recrudescence des accidents de la circulation à Rome, elle décide de mener sa petite enquête. Aidé par un séduisant avocat caréné Mastroianni et un vieux policier, elle se plonge dans les détails de l'instruction pour rapidement suspecter un accident volontaire. Reste à trouver le mobile et le coupable ! La belle plume de Michel Quint s'accorde à merveille avec les démêlées romaines de la fille du Poulpe ! La description des lieux, les anecdotes et l'immersion dans l'ambiance de Rome prennent le pas sur l'intrigue criminelle assez réduite et dont les ressorts se dévoilent au gré des découvertes de Gabriella.



La collection **Classique** de la **Série Noire** (Gallimard) réédite pour cet été trois petits chefs d'œuvres de la vénérable maison rédigés par des romancières, mais avec des traductions révisées et des préfaces inédites. Comme un symbole, **A contre-voie** de Gertrude Walker est le premier roman écrit

par une femme à figurer dans la collection (en 1950) et raconte l'histoire d'un brave type piégé par une femme fatale dont il s'éprend malgré tout pour son plus grand malheur ! (voir également l'excellent article de Julien Vedrenne en pages 1 et 4). **Et pourtant, elle tourne !** de l'américaine **Craig Rice** se situe dans le milieu des forains avec la découverte d'un cadavre dans la Grande Roue. Loin de son humour loufoque habituel, la romancière y développe une intrigue sombre et noire (cf également l'article de La Tête dans le Rétro N°20). **La cinquième femme** de l'autrice hongroise **Maria Fagyas** a été publié en 1964 à la Série Noire. Il raconte l'enquête sur un crime perpétré en 1956 à Budapest en pleine insurrection, alors que les rues sont quadrillées par les chars russes et surveillées par les snipers hongrois. Passionnant !

ROCK HARDI N° 67 - ETE 2025



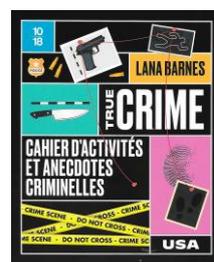
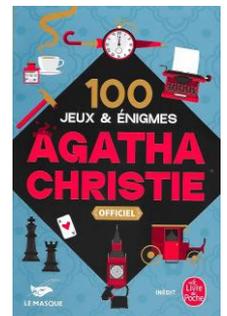
Le Rock Hardi de cet été fait la part belle aux groupes féminins dans un dossier spécial. Le rock est omniprésent dans ce prozine clermontois qui a largement dépassé ses 40 années d'existence mais qui conserve son esprit fanzine de qualité. Au sommaire de ce numéro de

68 pages + CD Super Grand Prix Volume 5.

Interviews : Alvilda, Cœur à l'index, Roberta Lips (Dossier « Meilleurs espoirs féminins »), Sugar & Tiger, Ultra Orange, Flathead, Christophe Goffette, The Royal Premiers, The Screamin'Monkeys, Massilia's Burning, The Parachute, Friday My Lady, Oliv69, Rogue Records. **Rubriques** : disques, livres, romans noirs, BD, zines. **Inclus** : CD compilation **Super Grand Prix Vol. 5** : Les Sheriff*, Sugar & Tiger, Roberta Lips, The Royal Premiers*, The Screamin'Monkeys*, Knight Shades, The On And Ons, The Parachute*, Friday My Lady*, Flathead, Ultra Orange. **15 titres dont 8 *inédits**. Dessin de couverture : Bertrand Lanche. Edition limitée. Le n° + le CD : **10 €**. Paiement par chèque à l'ordre de **Rock Hardi**. **3C rue Beausoleil 63100 Clermont-Ferrand**. Commandes et abonnements sur www.rockhardi.com.

JEUX ET ENIGMES CRIMINELLES

Le Masque et Le Livre de Poche s'associent pour proposer **100 jeux et énigmes Agatha Christie** : messages codés, lots croisés, grilles, tests de logique, charades et autres intrigues s'offrent à votre sagacité (256 pages – 14.90 €)



Judicieusement titré **True Crime – Cahier d'activités et anecdotes criminelles**, le cahier de vacances de **10/18** mettra à l'épreuve vos petites cellules grises grâce à des mots croisés, des grilles logiques, des scènes de crimes modifiées ou des cluedo. (96 pages – 9.90 €)

Jean-Paul Guéry

ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

Une vie de saint, de Christophe Siébert. Au Diable Vauvert, 2025.

Mertvecgorod est la capitale d'un pays corrompu jusqu'à la moelle et pollué jusqu'au trognon situé entre l'Ukraine et la Russie. Un pays imaginaire, prétendraient certains. Ce n'est pas l'avis de Christophe Siébert – et pour cause. Car c'est là qu'il a décidé de *vivre*. Et il s'agit à peine d'une image, car depuis qu'il a demandé – et obtenu – l'asile auprès de la République Indépendante de Mertvecgorod, l'auteur a décidé d'y situer tous ses récits à venir. C'est ainsi qu'il a consacré pas moins de six romans indépendants à son pays d'accueil entre 2020 et 2023.

Paru début 2025, *Une vie de saint* marque le retour de Christophe chez son principal éditeur Au Diable Vauvert. Un livre fleuve et très dense, qui retrace la vie (les vies ?) d'un personnage aussi fascinant qu'improbable : Nikolaï Lapotnikov, dit le *Svatoj* (« le saint »). Découpé en plusieurs parties complémentaires attribuées à des narrateurs différents, le roman s'apparente à une mosaïque composée de témoignages, d'extraits de journaux, de lettres, de confessions et de récits présentés comme « inédits » ou autoédités et diffusés sous le manteau afin de ne pas dissiper l'aura de mystère enveloppant le *Svatoj*. Le tout gravitant autour des pôles essentiels que constituent le chapitre initial *Épicentre*, annonciateur d'une catastrophe effroyable, et la démentielle *Histoire du golem*, que Nikolaï aurait rédigée en personne.

Anciens délinquants issus des bidonvilles, Grigori, Leonid, Markel et Alexandr ont profité de la chute du communisme pour monter en grade. Mais derrière cette ascension prodigieuse du Clan des Quatre se cachent de terribles secrets : ceux de la Roche Noire, du Culte Noir et des Entités. Nikolaï sait, bien sûr. Il est même partie prenante des orgies. Jusqu'au jour où cette situation lui apparaît insupportable. Des apparatchiks aux oligarques, Mertvecgorod n'aura fait que troquer une dictature contre une autre. Inacceptable pour le *Svatoj*, qui avant de devenir un ogre, fut tour à tour « prophète et rock star », poète et amant, gourou et guérisseur. Désormais, son avenir sera celui d'un révolutionnaire ascétique ou ne sera pas.

Pour *Une vie de saint*, Christophe Siébert a utilisé, toutes proportions gardées – ou plutôt, en l'occurrence, toutes proportions explosées –, une recette assez comparable à celle qu'il avait employée pour son roman *Paranoïa* (Trash Éditions, 2016, réédition in *Métaphysique de la viande*, Au Diable Vauvert, 2019). À l'occasion



de ce bref roman noir horrifique et halluciné, l'auteur se référait en effet aux écrits de Lovecraft, Manchette et Philip K. Dick, auxquels il ajoutait sa touche personnelle pour délivrer un trip vertigineux par-delà les genres.

Certes, *Une vie de saint* appartient au cycle de Mertvecgorod, le personnage du *Svatoj* s'inspire à la fois des célèbres Raspoutine et Mishima, et le volume très conséquent de ce roman constituent trois différences fondamentales avec *Paranoïa*. Mais dans *Une vie de saint*, il y a aussi un ancrage social, noir, historique et politique très prononcé, des visions mystiques suscitées (ou pas) par l'absorption de drogues, de la magie noire et rouge, des créatures mi-humaines-mi-animales, et une horreur cosmique qui viendra tout balayer sur son passage. Autant d'éléments renvoyant de façon plus ou moins explicite à Lovecraft, Manchette et Dick.

Il n'en reste pas moins que ce livre-monde – et livre-monstre – est bien davantage que la somme de ses influences avouées ou supposées. Car *Une vie de saint*, c'est avant tout un roman de Christophe Siébert. Un roman si riche, puissant et maîtrisé qu'il sera difficile à surpasser. Mais depuis bientôt quinze ans que je lis Christophe, j'ai confiance : il trouvera les ressources. *Une vie de saint* restera sans doute de mon point de vue une pierre angulaire de Mertvecgorod, mais je devine que le prochain roman du cycle sera à la hauteur de mes attentes : vivement !

Artikel Unbekannt

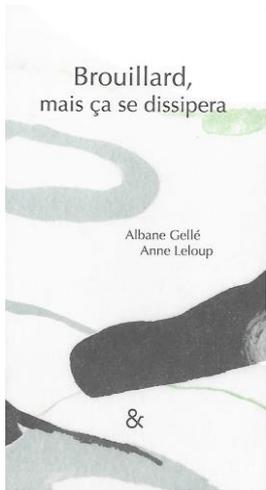
Y' A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE...

Brouillard, mais ça se dissipera, d'Albane Gellé – illustrations d'Anne Leloup. Ed. Esperluète.

Domiciliées en Belgique (9, rue de Noville – 5310 Noville-sur-Mahaigne. www.esperluete.be) les Editions Esperluète viennent de publier un court et magnifique poème d'Albane Gellé gravé sur un très beau livre-accordéon inspiré des paravents japonais auxquels il emprunte la symbolique du brouillard / nuage support de la narration. Mais dans ce splendide objet, c'est bien le poème de la saumuroise d'adoption Albane Gellé qui procure l'émotion immédiate. En quelques strophes de vers libres qui célèbrent

l'amour, l'amitié, la vie et la mort, elle exprime avec pudeur les angoisses de l'absence. Ce texte fort qu'on aurait rêvé plus long a inspiré à Anne Leloup une superbe illustration qui s'apprécie en dépliant le livre.

En chemin parfois / on perd / nos papas / nos repères / on sourit / à la place de pleurer / nos chagrins / se transforment / en colère / en questions / quoi d'autres / on perd / le fil. (16 pages - 12 €)



Colères du vivant, de Sophie Daull. Ed. Philippe Rey. En s'installant dans un petit village rural, Solange, une alerte parisienne quinquagénaire aux fêlures secrètes, n'imaginait pas avoir pour proche voisin Gilbert, un paysan solitaire, mal embouché, un brin raciste et totalement imperméable aux valeurs de la société moderne (féminisme, écologie, tolérance). Contre toute attente, ces deux êtres que tout oppose semblent s'apprécier. Pour réconcilier Gilbert avec sa fille partie depuis dix ans, Solange écrit inlassablement de longues lettres à Jennyfer et lui raconte son quotidien au village. Dans ce plaisant roman épistolaire, Sophie Daull confronte avec malice une ruralité archaïque à une société qui la méprise parfois sous couvert de modernisme. (262 pages – 20 €)

L'homme qui rêvait d'aimer, de Jean-Paul Delfino. Ed. Hervé Chopin. Pour conjurer le sort qui réduit la princesse de Bambulua à sa seule tête flotant dans l'air d'une sombre caverne brésilienne, Joao Amarelo, peu avantage par son physique, brave tous les dangers avec la promesse d'épouser la belle. Mais pour accéder à ce bonheur suprême, la princesse va lui imposer une remise à niveau de son éducation par une horrible préceptrice. Archétype du roman picaresque espagnol auquel il emprunte toutes les caractéristiques (un jeune marginal intelligent est confronté à une série

d'évènement dont il tire enseignements et satire sociale), ce roman-conte aux savoureuses péripéties est un petit bijou de fantaisie poétique et une plaisante digression sur nos aspirations profondes. (336 pages – 19.50 €)

Adieu, Dakota, de Dan O'Brien. Au Diable Vauvert. Appelé au chevet de sa vieille maman qui se meurt, Jason revient chez lui à Millford (Dakota) dans la ferme familiale de son enfance après des années d'absence. A la douleur de voir sa maman décliner rapidement, Jason doit affronter le spectacle terrible d'une campagne défigurée par l'exploitation pétrolière. La tête pleine de souvenirs émouvants, d'odeurs, de sensations, il redécouvre sa famille, sa nièce qui file un mauvais coton et repense à son premier amour au destin tragique. Mais rien ne sera plus comme avant et il lui faudra enterrer définitivement le passé. Ecrivain de l'ouest américain, Dan O'Brien nous offre un très touchant roman sur la filiation, la nostalgie et la nature sacrifiée. (340 pages – 23.50 €)

N'oublie pas notre Arménie, de Yahia Belaskri. Ed. Zulma. Six ans avant le terrible génocide arménien par les Turcs de l'empire Ottoman (1915-1923) la ville d'Adana a été la proie de violentes émeutes qui mirent à feu et à sang la communauté arménienne. Parmi les survivants contraints à l'exil se trouve la narratrice, Maritsa, une jeune femme médecin, et le Père Burak, un prêtre orthodoxe dont les paroles réconfortantes accompagnent les expatriés sur les pistes qui doivent les emmener jusqu'à Alep, puis plus loin, toujours plus loin. Dans cet émouvant récit, Yahia Belaskri propose un éclairage différent du génocide arménien via le témoignage émouvant de cette femme et sa rencontre avec ce prêtre orthodoxe empreint de sagesse, de tolérance et d'humanisme. (192 pages – 18.50 €)

Jean-Paul Guéry



LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

Les routes oubliées, de S.A. Cosby – Editions Pocket, 2023

Red Hill – Virginie. Beauregard Montage est un afro-américain qui dirige un garage avec l'aide de son cousin Kelvin. Père et mari aimant, il veut mettre derrière lui ses années de prison car il a été condamné autrefois pour avoir conduit un véhicule lors d'un braquage. Beau possède un énorme talent : la conduite à tombeau ouvert. Mais les temps sont durs à Red Hill puisqu'un nouveau garage s'est installé depuis quelques mois. Cette concurrence lui fait craindre la faillite. En outre, la maison de retraite où vit sa vieille mère réclame des arriérés de pension. Roonie, un ancien associé le relance. « Je sais, mec que tu es dans la dèche ; il y a un coup facile à tenter : rafler un lot de diamants dans une bijouterie. Jenny l'employée connaît le code du coffre. C'est du tout cuit ». On sera cinq sur le coup : j'ai embauché mon frère Reggie et un copain : Quan. Le jour J arrive. Tout se passe comme prévu sauf qu'une employée sort une arme et tire. Roonie réplique ; un client est touché ! Pendant la fuite, Beau évite de justesse un barrage de police et parvient à s'en sortir. La suite est inattendue : Lou Ellen, gérante de la bijouterie meurt étouffée ; la boutique est incendiée ; la police se montre peu curieuse. Les diamants vendus ; Beau touche sa part et peut rembourser quelques dettes. Roonie et son frère ont l'impression d'être hors de toute poursuite. Mais un matin deux types armés surgissent dans le mobile-home de Ronnie, exécutent Reggie, emmènent Roonie chez Lazy un puissant caïd local. Il faut s'expliquer : « Les gars vous m'avez volé quelque chose dans ma bijouterie, maintenant il va falloir rembourser ». Votre nouvelle mission : récupérer des rouleaux de platine qu'un gars de Caroline du Nord, un concurrent, doit recevoir bientôt. Ce Lazy n'a aucune pitié. Il faut s'organiser. Beau imagine un guet-apens au passage du convoi ; il parvient à escamoter la camionnette chargée du fameux platine. Lazy en colère, prend la famille de Beau en otage. Beau parviendra-t-il à sauver sa peau et sa famille ?



S. A. Cosby

laisse entraîner pas d'anciens complices dans un nouveau braquage. Une affaire simple sans dangers et qui déclenche un série d'événements plus fâcheux les uns que les autres : menaces, trahisons, chantages, etc... Les péripéties s'enchaînent sans temps morts. Le héros se sent victime d'un destin qui lui rappelle la vie d'un père fantasque qui a abandonné sa famille. Au final, Beau s'interroge : « Peut-on être un hors-la loi la moitié du temps et un bon père, un bon mari l'autre moitié » ? Il semblerait que non. Il dit : « Je faisais semblant d'être un mec bien ». Cosby a écrit un polar exceptionnel grâce à la présence d'un héros attachant, et grâce à une écriture nerveuse qui donne un rythme effréné à cette histoire.

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

RÉDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Alfred EIBEL (1995 - 2009), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY (2013 - 2023) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien CALDIRONI (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019), Alain RÉGNAULT (2020)

RELECTURE : Alain RÉGNAULT

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984)

N°235 – Juillet / Août 2025



contact

Quel destin malheureux pour un noir en Virginie ! Voici un homme déterminé à oublier son passé de malfaiteur. Il a une femme aimante, des enfants charmants, un garage... mais il se trouve à bout de ressources Beau se

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58